« HISTOIRES D'AILLEURS »

LA RENCONTRE DES RENCONTRES

DANS LE CADRE DE LA 25E ÉDITION DES RENCONTRES D'ICI ET D'AILLEURS

RETRANSCRIPTION

Retranscription réalisée par ARTCENA
Auteure : Anne Meyer

Photo : Xavier Cantat

Samedi 21 mai de 15h à 17h à l'Espace Lino Ventura - Garges-lès-Gonesse (95)
Rencontre ouverte aux professionnels et au grand public

L'histoire des arts de la rue est une histoire de défis relevés, de contextes évolutifs, de sociétés en turbulence… Le dialogue avec la ville n'est jamais figé, immobile, acquis.
Pourquoi ne pas profiter, pour réfléchir à ce mouvement constant, du fait que les 25es Rencontres d'Ici et d'Ailleurs sont aussi les premières qui ont lieu à Garges-lès-Gonesse ?
Après ses expériences de ces dernières années à Casablanca, Alexandrie et Beyrouth, le Moulin Fondu – Centre national des arts de la rue propose une rencontre entre acteurs culturels internationaux pour aborder ensemble le sens et la portée des arts de la rue dans des situations sociales, urbaines et historiques différentes.
(Texte de Bertrand Dicale - Extrait du programme des Rencontres d'Ici et d'Ailleurs)

INTRODUCTION ET DISTRIBUTION DES PAROLES : **KPG** conteur, comédien (Burkina Faso),
TRAVAIL PRÉPARATOIRE ET INTERVENTIONS DANS LA SALLE : **CLAUDINE DUSSOLLIER** et **BERTRAND DICALE**
INTERVENANTS : **AMINA ABODOMA** *IACT – BackStreet festival* à Alexandrie (Egypte), **HASSAN EL GUERETLY** *Compagnie El Warsha* - Le Caire (Egypte), **MOHAMMED EL HASSOUNI** *Théâtre Nomade* à Casablanca représenté par **AADEL ESSAADANI** *Association Racines* (Maroc), **AURÉLIEN ZOUKI** *Collectif Kahraba - Festival Nous, la lune et les voisins* à Beyrouth (Liban)

Organisée par Le Moulin Fondu, Centre national des arts de la rue et de l'espace public. Co-organisée avec l'espace culturel Lino Ventura, en partenariat avec ARTCENA, Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, avec le soutien de la Région Ile-de-France (dispositif Méditerranée).

KIENTEGA PINGDÉWINDÉ GÉRARD (KPG)

Merci d'avoir laissé vos pas vous guider jusqu'ici, pour partager ces moments et rencontrer les hommes qui viennent d'ailleurs, tous ces citoyens du monde !

Comme dit le proverbe, si on voit des mouches s'attacher à un coin, c'est qu'il y a une odeur. Cet après-midi, il est question de l'espace public et, pour la réussite de cette rencontre, nous allons lier un pacte, un contrat : chaque fois que vous m'entendrez dire *kaito*, vous répondrez *voum*. En effet, on dit chez moi que quand il y a parole, il y a des oreilles qui... Le *voum* n'est pas allongé ; c'est un *voum* vraiment précis, harmonieux, ensemble.

Avant de commencer toute chose, je voudrais, moi qui suis venu d'ailleurs, présenter une éminente personnalité invitée : c'est l'élue de la culture, Mme Gourmand, qui nous dit un mot d'ouverture.

LILIANE GOURMAND, ÉLUE À LA CULTURE DE LA VILLE DE GARGES-LÈS-GONESSE

Photo : Xavier Cantat

Voyageurs qui venez d'ailleurs, de Casablanca, d'Alexandrie, de Beyrouth, d'Afrique, et même de Noisy-le-Sec, bienvenue ici, chez nous, pour ces 25es Rencontres.

Pour la première fois, l'espace public de notre ville est un immense lieu de rencontre culturelle. Comment nos habitants vont-ils s'approprier cet événement ? Nous le saurons lundi... Nous sommes en tout cas très curieux de savoir comment le spectacle de rue est vécu dans les autres pays. Cet après-midi, nous avons la chance d'ouvrir le débat avec vous, et de nous enrichir mutuellement. Je vous remercie donc de votre présence et de votre soutien.

KPG

Ça commence bien par des récits : effectivement, ces citoyens du monde vont passer ici et chacun va raconter une histoire qui concerne l'espace public.

Vous avez remarqué que, moi qui suis venu d'ailleurs, Jean-Raymond m'a demandé d'animer à la façon de Drucker, mais il n'y a pas de caniche... J'ai donc dû faire venir un éléphant, mais je l'ai oublié... désolé !

Comment j'ai rencontré Oposito

Nous nous sommes rencontrés autour d'un feu, en racontant des histoires au bord de l'eau. En parcourant les histoires, nous nous sommes rendu compte que nous avions les mêmes, avec les mêmes racines. Nos ancêtres étaient des Gaulois... cela paraît absurde, mais c'est vrai. Ainsi, quand mon père allait à l'école, dans ses livres de lecture, il lisait *nos ancêtres les Gaulois*...

Donc, avec Oposito, nous avons tenté de remonter l'histoire. Et en remontant l'histoire, l'année dernière, lors de l'édition précédente, nous nous sommes rendu compte que les Noiséens viennent d'Afrique : leur ancêtre est de chez nous, les Gaulois d'Afrique. Nous avons donc écrit cette histoire et, cette année encore, ils m'ont demandé de venir comme passeur de parole.

Je vais donc inviter les personnalités de la culture et les citoyens du monde, en commençant par **Amina Abodoma**, qui est directrice de IACT à Alexandrie.
Puis, nous accueillerons **Hassan el Gueretly**, comédien et metteur en scène de la compagnie El Warsha, du Caire – l'Égypte est à l'honneur.
Nous irons aussi du côté de Beyrouth, avec **Aurélien Zouki**, du Collectif Kahraba, qui organise le festival *Nous, la lune et les voisins*.
Et nous avons invité **Mohammed El Hassouni**, fondateur du Théâtre nomade de Casablanca ; il ne peut malheureusement pas être avec nous, mais nous recevons **Aadel Essaadani**, qui vient du Maroc et de l'association Racines.
Je salue aussi **Pierre Berthelot**, de Générik Vapeur, **Claudine Dussollier** et un grand témoin qui clôturera la soirée : **Bertrand Dicale**.

Avant de poser une première question, je voudrais partager cette histoire avec vous, et vous montrer comment ces personnalités sont arrivées ici.
En fait, dans cette histoire, il y a une main reliée à une corde qui est reliée à une gueule ; cette gueule est celle d'un âne, qui tire une charrette. Dans la charrette, il y a du mil... c'est la fin de l'histoire. Attendez, ne riez pas... Maintenant, c'est à vous de reprendre l'histoire, car je vous ai dit que nous allons lier un pacte.
Vous allez reprendre l'histoire avec moi. Je vous ai dit que, dans l'histoire, il y a une... *main* qui tient une... *corde* qui est liée à une... *charrette*... Une charrette ? Non, la corde est liée à une gueule qui est celle d'un... *âne*, qui tire une... *charrette*, et dans la charrette, il y a du... *mil*.
Merci beaucoup.

En fait, la main est celle d'un paysan qui tient la corde, qui est reliée à la gueule de l'âne qui tire la charrette qui contient le mil. Ils marchent et marchent et marchent, et à un moment, le paysan entend une voix qui dit : « Je ne bouge pas ! » Le paysan demande pourquoi, et l'âne répond : « Je suis fatigué ». Le paysan fait remarquer à l'âne : « A la maison, tu vas te reposer ». L'âne refuse. Le paysan se fâche, prend un caillou et tape sur la tête de l'âne. L'âne renâcle et dit : « Je ne bouge pas » Le paysan lui dit : « Tu vas bouger ». Il revient cette fois avec un gros bâton et il tape sur la tête de l'âne... qui fait comment ? Il faut bien faire l'âne, c'est très important pour l'histoire !
Le paysan a compris que ce n'est pas facile. Il appelle alors un de ses amis, qui a étudié l'*ânalogie*, l'étude du comportement caractériel des ânes. Après avoir examiné l'âne, l'ami lui donne un gros et fort piment ; puis, il soulève la queue de l'âne, frotte son derrière, et l'âne se met à courir. Il va tellement vite que le paysan, qui cherche à le rattraper, n'y parvient pas. Alors, il descend sa culotte et se frotte le derrière et va à la vitesse de l'âne.
Maintenant, l'âne est parti en brousse, le paysan est arrivé chez lui, mais il ne pouvait pas s'arrêter. C'est alors que la femme du paysan commence à lui demander : « Eh, depuis quand tu fais du sport en plein midi ? » Son mari lui dit : « Écoute bien, si tu veux savoir, il faut te courber ». La femme s'est courbée et ce qui est arrivé au paysan est arrivé à la femme.
L'histoire nous dit que, dans ce village, la meilleure compagnie de transport, c'est *Piment Airway*. Donc, avec peu de moyens, on fait des miracles.

Avec peu de moyens, ces personnalités ont fait des miracles dans leur pays d'origine.
Je vais donc leur demander de nous donner ***leur définition de l'espace public***.

Photo : Xavier Cantat

AMINA ABODOMA *(traduction simultanée Abdo Nawar)*

Je m'appelle Amina Abodoma, je gère IACT, une compagnie dédiée aux arts de la rue, basée à Alexandrie. Je suis également directrice artistique du BackStreet festival.

J'ai toujours été passionnée par les pratiques artistiques dans l'espace public. Cette passion m'a conduite à en faire ma profession. En facilitant la pratique artistique dans l'espace public, je permets aux artistes de communiquer librement leur création avec un public, hors les murs et gratuitement. C'est une façon très puissante, très affective d'instaurer un lien spirituel entre l'artiste et le public, sans barrière et sans frontière.

Photo : Xavier Cantat

Selon moi, ***l'espace public libre*** désigne tout endroit où les gens peuvent partager des activités. C'est un endroit accessible à tous, ouvert aux interactions, à l'échange et à la pratique de différentes activités.

HASSAN EL GUERETLY

Photo : Xavier Cantat

En 1987, j'ai fondé la première troupe indépendante égyptienne, *El Warsha*. Cette troupe crée des spectacles de théâtre, au terme de très longues périodes de recherche.
Dans le même temps, nous formons de jeunes artistes au nouveau théâtre - en Égypte, la formation est très surannée -, nous tournons et jouons beaucoup à travers le pays ; nous créons des structures pour soutenir les indépendants, aussi bien en Égypte que dans le monde arabe, et nous voyageons de par le monde avec nos spectacles.
En fait, notre troupe n'a pas beaucoup travaillé dans l'espace public car ***l'espace public est un lieu interdit.*** Je m'explique :

Avant la révolution de janvier 2011, il ne nous était pas vraiment accessible. Quand je suis dans des théâtres et que je m'ennuie (c'est souvent le cas), je rêve de l'espace public. Comme les théâtres ne sont pas bien insonorisés au Caire, j'entends l'espace public et j'ai très envie d'y être, plutôt qu'au théâtre. Pour nos spectacles, j'ai toujours eu envie de jouer dans des espaces plus publics, mais ce n'était pas possible.
Avec la révolution, nous avons pu tourner dans le pays, jouer dans des lieux inhabituels.
Aujourd'hui, nous sommes interdits d'espace public. ***Nous avons donc apporté l'espace public dans nos lieux***. En effet, comme notre troupe a beaucoup travaillé sur la culture populaire, vernaculaire, et que la rue en est partie intégrante, de façon très importante, surtout en Égypte, nous avons créé des spectacles pour montrer les gens, les bruits. Nous avons recréé en appartement et dans les théâtres, cet espace public qui nous était interdit.

AURÉLIEN ZOUKI

Photo : Xavier Cantat

Je suis cofondateur d'un collectif d'artistes à Beyrouth depuis 2007. Nous sommes notamment comédiens, marionnettistes, danseurs, scénographes et autres. Nous nous sommes réunis en fonction de la nécessité d'aller proposer nos spectacles dans toutes les régions du pays, et de tourner au-delà de la ville et des théâtres existant à Beyrouth. En effet, dès que nous sortons de Beyrouth, très peu de salles peuvent accueillir des spectacles ; par conséquent, nous avons rapidement commencé à les penser de manière à les présenter un peu partout.
Beyrouth est une ville bouillonnante, qui foisonne d'activités, de festivals et d'un dynamisme fou. Dans le même temps, elle est complètement schizophrène et se bâtit avec une quasi absence d'espace public, d'espace accessible au commun des mortels, en lien avec une privatisation de la ville, très peu d'espaces à partager et à vivre ensemble.

Aujourd'hui, Beyrouth est une ville dont les habitants ont perdu l'habitude, la pratique simple et humaine ; ce que veut dire ***partager un espace comme un bien commun qui nous appartient à nous, autant qu'à l'autre***. Cela a des conséquences particulières et, pour moi et mes collègues, et pour bon nombre d'artistes à Beyrouth, l'espace qui reste est l'espace de la rencontre, celui qui nous lie, quel que soit le lieu physique. ***Cet espace peut se situer dans un théâtre, ou sur un temps de spectacle et de poésie dans un espace public aménagé par nous, défini par nous comme notre espace public du moment***.

AADEL ESSAADANI

Photo : Xavier Cantat

L'ASSOCIATION RACINES

Racines est une association basée aussi à Casablanca, qui travaille sur les questions de politique culturelle. A savoir, comment on travaille par la culture pour du développement humain, social et économique.
Nous travaillons avec le Théâtre nomade, et ***l'espace public est pour nous une* extension du domaine de la lutte**, comme dirait l'autre (que je n'aime pas beaucoup, mais peu importe). Dans nos pays, cela obéit à une logique de survie : dans les pays du Sud, nous vivons tous dans l'espace public qui pourtant n'est pas très libre car nous nous surveillons entre nous, dans la communauté. ***C'est donc un espace d'expression, mais aussi de lutte pour accéder à cette expression ; c'est en même temps un espace de contrôle, de sécurité***. A ce niveau, il y a une bagarre : ***où placer le curseur entre sécurité et expression ou liberté ?*** C'est l'espace le plus visible.
A côté de l'espace public physique, il y a également l'espace public virtuel, avec une forme de convergence d'intérêts, en termes de liberté d'expression et de création.

Pour nous, l'espace public est une chance, puisque nous vivons dehors et que nous sommes par conséquent obligés d'apprendre à vivre ensemble et à ne pas se faire la guerre à chaque désaccord. Malheureusement, c'est ce qui se voit chez nous, ou dans des pays similaires. Nous pouvons faire les révolutions que nous voulons, mais sans espace public ni développement humain et social qui nous permet de régler nos différends par la parole, nous pouvons aller dormir.
Pour nous, un accident de circulation est un succès populaire, et l'espace public nous permet d'aller chercher, de rencontrer le public. Nous n'avons pas d'éducation artistique, nous n'emmenons pas nos écoliers voir le *backstage* du théâtre ; nous devons donc aller au public.
Et nous sommes clairs : ***si nous utilisons l'espace public, ce n'est pas pour des raisons esthétiques mais politiques, citoyennes, sociales, de lutte***.

MOHAMMED EL HASSOUNI [vidéo]

Je suis le fondateur du Théâtre nomade avec Soufia El Boukhari. L'aventure a commencé en 2006.
Actuellement, nous sommes situés aux anciens abattoirs de Casablanca, depuis 2014. L'activité principale de cette association culturelle s'inscrit sur deux lignes : le travail des arts de la rue, et les résidences de quartier, qui ont démarré dans la région nord, à Rabat, la capitale, et à Salé, la deuxième ville du Maroc.
Les résidences sont des résidences artistiques dédiées à tous les domaines nécessaires à la création d'un spectacle dans l'espace public : théâtre, marionnettes, etc. Leur production est proposée gratuitement à la population. En parallèle, le théâtre nomade s'inspire du quartier, et crée un spectacle qui lui est dédié, et ensuite diffusé.

Je n'ai pas vraiment de ***définition de l'espace public au Maroc*** jusqu'à maintenant. En effet, pour ne rien vous cacher, voilà dix ans que nous travaillons dans l'espace public, et nous n'avions pas d'autorisation officielle pour y travailler.

Contrairement à ce qui se passait auparavant ; le ministère de l'Intérieur est actuellement à l'écoute et nous accorde des facilités d'intervention dans l'espace public.
Malheureusement, la définition administrative de l'espace public n'existe pas encore. Les définitions occidentale et dans le nord de l'Afrique n'ont pas les mêmes bases. Je vais donc plutôt m'intéresser à la seconde partie de la question.

Pourquoi le Théâtre nomade choisit de travailler dans l'espace public – le rôle de la parade

En fait, je ne savais pas qu'il existait un espace public ; sa définition n'était pas incrustée organiquement chez moi. Je fais partie des chanceux qui appartiennent à une tradition car je fais partie d'une des familles qui tiennent deux ***parades*** au Maroc.
Une de ces parades, très ancienne, est celle de la Tarunja, une marionnette très simple de la tradition berbère, constituée par une louche à laquelle on dessine des yeux et une bouche, accrochée à un battant, et qui figure une femme. C'est une tradition très ancienne dans l'histoire du Maroc, qui sort dans la rue pour demander la pluie ou des faveurs de cet acabit.
La seconde est plus récente, et j'ai baigné dedans depuis mon enfance : c'est la fameuse parade des cierges, qui fête la naissance de Mahomet. Ces cierges sont énormes, très colorés ; ils sont au nombre de treize, fabriqués tout au long de l'année par la famille. Le jour *j*, ils sortent dans la rue à l'occasion d'une parade, d'une procession, au caractère à la fois sacré et profane.

C'est plutôt l'aspect profane qui intéresse le Théâtre nomade. La parade joue pour nous un rôle très important car, une fois par an, elle sort de l'endroit de sa fabrication pour une procession jusqu'au marabout. De nombreux corps de métier y participent.
Les cierges ont la forme de minarets, ils sont dansés par leurs porteurs, les barcassiers, pendant toute la procession. Les barcassiers sont des gens très forts qui font traverser la rivière et gèrent la danse au cours de la procession. Il y a de plus des musiciens et des religieux qui rejoignent la parade. La parade est donc accompagnée de chants religieux et de chants populaires.
En fait, je vois cela depuis mon enfance, et je ne savais pas que c'était une parade. J'ai pris conscience de ce savoir-faire de l'autre côté de la Méditerranée, lorsque j'ai vécu en Europe.
Vis-à-vis de toutes les compagnies avec lesquelles j'ai travaillé, j'étais exigeant, sans savoir pourquoi. Avant tout spectacle, il fallait une parade ; certains jouaient le jeu, d'autres ne comprenaient pas.
Tel est l'acquis qui m'a propulsé dans ma recherche artistique. Ma formation est très classique. Au Maroc, j'ai pratiqué le théâtre dans les MJC et, après avoir émigré, j'ai suivi l'atelier Charles Dumont, à Paris.

Le fait de travailler avec des gens du monde entier (de l'Inde, de l'Amérique latine, de la Corée, etc.) a toujours été une richesse, qui me rappelait telle ou telle chose de chez moi. Nous avons un dénominateur commun.

En 2006, je reviens au Maroc, sans idée particulière de l'espace public. Il s'agit pour moi de faire des pièces de théâtre, dehors ou sous chapiteau. Petit à petit, l'expérience débouche sur la nécessité de la parade ; en effet, le rôle de cette parade est de rassembler le groupe, de regrouper la ville ou le village.
Mais désormais, les villes marocaines sont devenues vastes, comme partout dans le monde. Il y a de l'asphalte dans les quartiers populaires, des voies de circulation énormes, surtout à Casablanca. Comment sortir de l'échelle de la petite parade, qui existe toujours à Salé, à l'intérieur des remparts, sur trois

kilomètres tout au plus ? Même à l'échelle de Salé, qui compte actuellement deux millions d'habitants, cette parade devenait modeste. Sans supprimer cette parade-là, qui jouait un rôle de veilleuse, qui était l'âme originelle, il fallait imaginer des formes plus adaptées au Maroc actuel.
Au départ, nos essais ont été très artisanaux, compte tenu du manque de moyens. Je me suis basé sur la rue et la fête, qui sont très organiques chez moi. Au terme de dix années d'évolution, nous sommes parvenus à un spectacle assez conséquent, qui se charge sur un semi-remorque. Ce sont des lampadaires d'une dizaine de mètres, qui tournent sur un axe. Par nécessité, nous avons créé cet agrès ; un circassien français que nous avons rencontré a dit que c'est le premier agrès de cirque dans le monde qui peut sortir dans l'espace public (car il a quatre roues) et tourner à 360°. C'est ainsi que le Théâtre nomade, au Maroc, a réussi à faire sortir le cirque dans l'espace public : par une parade en extérieur plutôt que sous un chapiteau.
Nous essayons de répondre ainsi à une demande réelle pour l'espace public marocain.

AADEL ESSAADANI

Photos : Nouredinne Bouyardane Nouredinne Bouyardane Théâtre Nomade

Pour rebondir sur ce témoignage – nous travaillons ensemble parce que Théâtre nomade se penche sur les questions ***esthétiques***, alors que nous nous l'interdisons et que nous travaillons dans l'espace public sur les questions ***anthropologiques*** car nous avons des problèmes de valeurs, comme partout ailleurs.
Le propos n'est pas de définir l'espace public en trois minutes (nous aurions, le cas échéant, le prix Nobel...). Il s'agit seulement de vous raconter comment, dans d'autres pays, nous le concevons.
En arrivant ce matin à Garges-lès-Gonesse, je ne suis même pas dépaysé. Comme dit Richard Sennett, je hume l'air de la ville, et je vois la population. On sent qu'il y a un peu de contrôle collectif, social, et pourtant on sent une richesse constituée de diversité culturelle (il doit y avoir plusieurs nationalités présentes ici).
J'ai posé la question de la confession majoritaire à Garges. Il se trouve qu'elle est plutôt musulmane, avec des mosquées pour les Algériens, des mosquées pour les Marocains, pour les Turcs, où ils ne se mélangent pas.
Finalement, ***l'espace public, même combat, que ce soit ici ou chez nous. La question est la même, en dernier ressort : quel est le niveau de contrôle de l'État ou entre personnes***. C'est ***un espace de contrôle collectif***. Je voudrais bien voir comment se passe le ramadan ici, et je sens que ce n'est pas très différent de chez nous. Il doit y avoir du contrôle entre personnes de même confession. Finalement, nous ne sommes pas très différents.

L'histoire de l'espace public, pour nous, est une arme et une chance : c'est l'espace public qui doit nous permettre de vivre ensemble, de gagner un peu de terrain avec nos États, nos ministères de l'Intérieur.
C'est à nous, aussi, de grappiller de la liberté d'expression et de création en étant espiègles. C'est à celui qui va contrôler le plus, avec les moyens et la violence de l'État – c'est d'actualité que je suis en train de vous parler... Ou bien l'espièglerie, la sensibilité, l'expression artistique, pour prendre possession (je pèse mes mots) de l'espace public. Il y a un peu de magie noire et de magie blanche, et l'idée est d'***instrumentaliser***

positivement cet espace public pour que nous puissions vivre ensemble.

Pour moi, il y a ***trois définitions de l'espace public*** :

- un espace public qui appartient à tout le monde, donc dont on prend soin ;
- un espace public qui n'appartient à personne, donc que l'on salit ;
- un espace public qui appartient à l'État ou à l'autre, et que l'on détruit.

Cet espace public ne permet de vivre ensemble que grâce à la dimension du sensible, qui est l'appropriation de cet espace. Même le contrôle collectif peut constituer une autorégulation positive. Je connais des Marocains, ou des Tunisiens qui habitent en Suisse ou à Berlin ou Amsterdam qui font la queue comme tout le monde pour acheter leur baguette de pain. Dès qu'ils arrivent à l'aéroport de Casablanca, ils ne font plus la queue pour faire tamponner leur passeport, alors que ce sont deux espaces publics, et que ce sont les mêmes personnes ; mais ce n'est pas la même autorégulation.

Le travail par le théâtre de rue ou le théâtre forum présente trois types d'intérêt. D'abord, de ramener du théâtre dans l'espace public. Ensuite, par les questions posées dans l'espace public, nous instrumentalisons le théâtre, car notre objectif est l'espace public et non le théâtre – c'est là que nous sommes complémentaires. En troisième lieu, l'intérêt est de faire une psychanalyse de groupe, puisque le théâtre de l'Opprimé permet de faire intervenir le public en interaction.

C'est comme un conservatoire où des jeunes viennent nous voir après le spectacle, pour nous dire qu'ils veulent faire du théâtre. Au Maroc, nous allons dans des villages qui n'ont jamais vu une compagnie de théâtre. Ce sont donc des moments importants, à plusieurs niveaux : un peu de citoyenneté, un peu de psychanalyse, un peu de sérénité, un peu d'humour, etc.

KPG

Vous avez brossé ce qui se passe dans l'espace public et donné quelques perspectives... ce qui renvoie à ma seconde question :

Quelles sont donc les perspectives pour l'espace public, chez vous ?

Photo : Xavier Cantat

AADEL ESSAADANI

Nous n'en savons trop rien. Nous donnons des représentations dans l'espace public ; parfois elles sont autorisées, parfois interdites, et pour des raisons que nous ne connaissons pas. Nous n'avons jamais d'autorisation de jouer dans l'espace public. Du point de vue de la loi, nous n'avons pas à obtenir d'autorisation, et nous ne sommes tenus que d'informer l'autorité, mais cela revient à disposer d'autoroutes où nous ne pouvons rouler qu'à moins de 20 km/h : tout le monde commet des excès de vitesse. Nous sommes en quelque sorte en liberté surveillée.

Finalement, quand nous venons ici, nous apprenons des choses. Nous voyons que la composition démographique n'est pas très différente, et qu'il y a une chance de pouvoir travailler avec des communes ou des collectivités territoriales. Nous n'avons pas encore cette chance au Maroc. La politique culturelle décentralisée, celle d'une ville, est encore de la science-fiction pour nous.

Chez nous, Voltaire n'est pas d'actualité, nous en rêvons encore. Des hommes et des femmes libres, par l'éducation, qui savent d'où ils viennent, qui se projettent... Nous sommes en train de nous réunir dans la crise. Mais c'est seulement un état d'esprit dans la tête des gens, des enfants, pour ne pas fermer le robinet de la créativité, malgré les raisons religieuses, sociales, de contrôle communautaire ou étatique.

Comme disait Vilar : encore faut-il que le gamin ait le goût du théâtre, mais, s'il veut le faire, il faut qu'il sache que c'est possible. Quand je viens ici, je vois que l'on peut travailler dans l'espace public, tout en travaillant en concertation avec les autorités publiques, qui voient l'intérêt de ce travail, qui permet finalement d'ajouter un peu de sérénité, de l'animation, du divertissement, de l'événementiel (on l'appelle comme on veut), ou de l'action culturelle, structurelle, pour créer du lien social, pour que des personnes marchent dans la rue de manière tranquille, sereine. Un peu de liberté, et se dire bonjour ; tel est l'espace public chez nous. L'histoire est très simple. Je crois que nous avons beaucoup de choses qui nous permettraient de vivre ensemble, mais il faut au préalable un état d'esprit en ce sens, et l'espace public est le meilleur substratum pour cela.

Quant aux perspectives

Nous essayons de travailler pour que cela devienne une politique, que ce soit un des indicateurs, une des infrastructures au service d'une politique culturelle et de développement social. L'espace public est pour nous un outil. Si nous n'y parvenons pas, nous risquons de rester dans la même situation qu'en Égypte, en Syrie ou en Tunisie. Nous pouvons faire les révolutions que nous voulons...

C'est dommage, mais nous sommes en train de parler de pays où l'espace public a la même composition. Après la chute du Mur, les deux Allemagne se sont réunies et nous n'en avons même pas entendu parler, parce que le niveau de développement humain et social permet de vivre ensemble et de régler les différends, sans se faire la guerre en cas de désaccord. En Syrie, en Égypte, au Congo ou au Rwanda, etc., dès que les gens ne sont pas d'accord, la violence est de la partie.

Le théâtre dans l'espace public permet d'atténuer cette violence et, peut-être, de se parler. Ce n'est pas le cas seulement dans les pays du Sud, mais aussi dans quelques poches des pays du Nord, où l'espace public pourrait être utile pour régler des problèmes, avoir une créativité, une commande publique pour de l'art, de la sculpture, des fêtes de village ou de quartier. Pour se dire bonjour... Cf. Richard Sennett, « l'air de la ville ».

AMINA ABODOMA

Teaser du BackStreet festival

https://www.youtube.com/watch?v=zjqq9K_eJn0

Je vais vous parler du BackStreet Festival que nous avons commencé à présenter dans les lieux publics à Alexandrie en 2012. Avant cela, nous travaillions surtout dans des théâtres.
Comme Hassan l'a expliqué, après la révolution, nous avions envie de sortir des théâtres pour aller vers les gens, et nous pensions que nous pourrions le faire de façon très simple, et que le gouvernement nous y aiderait. Malheureusement, l'espoir est en train de disparaître.
Ainsi que l'a expliqué Hassan, en Égypte, nous n'avons pas de lieux publics ; plus d'une centaine de théâtres ont été fermés. A Alexandrie, nous sommes vraiment coincés et nous ne savons plus où proposer des représentations.
Nous avons donc commencé à envisager des espaces non traditionnels. La plupart des activités du BackStreet Festival se déroulent dans des cafés, dans les couloirs des bâtisses, dans les escaliers. Nous avons aussi présenté un spectacle de cirque sur un terrain de football.
Nous allons dans les lieux accessibles, et nous ne regardons pas à quelle classe sociale (pauvre, moyenne ou riche) ils appartiennent.
Nous essayons systématiquement d'avoir une autorisation du gouvernement, mais nous n'avons jamais réussi à en obtenir une. Par conséquent, à chaque programmation, nous avons toujours un plan B, car nous ne pouvons jamais être certains de donner le spectacle là où il était prévu initialement. Par exemple, s'il doit se dérouler dans un jardin, nous ne sommes pas sûrs de l'avoir.

La plupart des artistes qui travaillent avec nous, en particulier les artistes européens, sont très surpris de voir que le programme public sort une semaine avant le début des représentations, parce que nous ne sommes jamais sûrs du lieu où nous allons jouer.
Nous vivons en permanence dans la crainte ; nous sommes menacés par des problèmes autres que financiers. Nous essayons de nous en sortir, de multiples façons, mais nous ne sommes jamais assurés à l'avance d'y parvenir.

Pour être tout à fait honnête, je ne suis pas certaine de pouvoir continuer à mener cette lutte, dans un pays incertain, qui est dans le brouillard total.
Ce qui me donne l'énergie de continuer, c'est surtout la réaction des gens qui assistent aux spectacles, leur sourire et leur joie. Dans le même temps, je suis passionnée par les représentations qui ont lieu dans la rue, et j'aime partager cette passion et cette joie avec le public autour de moi.

HASSAN EL GUERETLY

Sur les perspectives

Photo : Roger Anis

Voici quelques photos que je vais commenter rapidement.

Photos :Tahtib

Là, vous avez une démonstration de l'art du *Tahtib*, l'art du bâton, qui se pratique dans la rue, dans les fêtes de village, les mariages, les circoncisions. C'est un art d'origine pharaonique qui était pratiqué dans l'armée ; de nombreuses images retrouvées dans les tombes en témoignent.
Ces photos sont de Nabil Boutros, photographe et plasticien égypto-français. Il a réalisé cette série pour la « com » de l'Institut du monde arabe à Paris (IMA), l'une d'entre elle figurait d'ailleurs sur la couverture d'un programme de l'IMA en 1998.

Ensuite, nous avons les *mouled*, des fêtes de saints musulmans mais aussi chrétiens et juifs (dans un cas). Ces fêtes sont à la fois religieuses et païennes, très variées et riches de théâtralité, et sont préparées au niveau du quartier ou du village. Elles durent une semaine jusqu'à une grande nuit finale.
Nous nous sommes inspirés de ces fêtes dans le théâtre, de la joute, de la Geste Hilalienne (qui est un peu l'Iliade ou l'Odyssée des arabes), à l'occasion de la guerre entre un père et un fils qui se battent en duel sans se reconnaître.

Nous avons alors utilisé le *tahtib*, et nous nous sommes inspirés des *mouled* pour des scénographies de spectacle. Nous avons ainsi placé un de nos spectacles dans un *mouled*, qui est à la fois espace et temps, et se répète chaque année au même endroit, composé des mêmes éléments. Ceci nous a donné une forme de liberté poétique.

Photo : Alex Revis

Ici, nous avons Le Caire comme théâtre. C'est une ville extrêmement théâtrale et dramatique à la fois.

Comme je l'expliquais tout à l'heure, nous avons été invités en 2002 à Marseille pour la rencontre « des nouveaux territoires de l'art ». Nous étions en appartement, mais ils ont considéré que El Warsha, au centre-ville du Caire, était « un espace alternatif pour la création ».

Photos : Nabil Boutros

Ensuite, nous avons créé des spectacles en travaillant sur la ville, sur des personnages et des anecdotes ; nous avons produit des séquences sonores sur la ville, et créé le spectacle intitulé *Halawet el Dounia* en arabe, « Le Caire sur la main » en français, et C*airo calling* en anglais. Dans ce cadre, nous avons recréé la rue, les cafés, les *mouled*, les mariages, etc., au cours d'une séquence qui va de l'aube d'un jour à l'aube du jour suivant, 24 heures dans la vie du Caire. La scénographie est de Nabil Boutros, le spectacle a été créé au Caire, coproduit par le Grand bleu pour *Lille capitale européenne de la culture* en 2004.

Photos : Nabil Boutros

Au moment de la révolution, nous avons pu tourner dans le pays.

Les photos présentent une tournée dans un quartier très défavorisé d'une ville de province, à 250 km au sud du Caire. La troupe est très nombreuse, avec des musiciens, des chanteurs, des acteurs, des danseurs, etc. On peut voir aussi un *Amazigh* de l'oasis de Siwa. Il est en train de raconter une histoire, d'abord en *amazigh* – et les enfants paniquent parce qu'ils ne comprennent rien. Cette forme correspond à ce que

nous appelons les Nuits de El Warsha, une sorte de cabaret. Il y a deux ans, à Avignon, dans le festival *in*, nous avons présenté une version qui raconte l'histoire de la troupe.

La première fois que je suis arrivé sur la place Tahrir, en janvier 2011, ma première impression a été celle d'un grand *mouled*. Les gens sont totalement habitués à être ensemble par centaines de milliers, voire par millions pour les grands *mouled* des saints musulmans tels Zeinab ou Hussein, qui sont peut-être l'extension d'Isis et d'Osiris. On dit que ce sont des fêtes chiites, car l'Égypte a été longtemps sous la domination fatimide, mais les Égyptiens, depuis l'antiquité, ont toujours célébré les grands dieux et les petits dieux locaux.
A l'occasion de ces fêtes, les gens viennent de partout. Au dernier recensement, en Égypte, il y avait douze millions de soufis, et aucun parti politique ne peut se réclamer d'un effectif aussi important. Les gens ont l'habitude de vivre ensemble pendant des jours ; ils sont reçus chez l'habitant, mais sont aussi dans les couloirs des maisons, dans les rues. En Égypte, si vous passez devant un mariage et que quelqu'un vous invite à y venir, vous entrez. Tahrir est un peu ce que décrivait Aadel : se dire bonjour, se raconter des histoires par centaines et par millions.

Tahrir était un moment extraordinaire, de résistance, d'affrontement et de convivialité. Quand la place s'est vidée en février, j'ai vu sur le mur un graffiti, en référence à un proverbe égyptien qui dit que « l'heure de convivialité est sans prix et ne peut pas être remplacée par quoi que ce soit » ; notons que, en arabe, le mot convivialité est le même que celui qui désigne la bonne fortune, la chance. Sur le graffiti, quelqu'un avait rajouté un *r*, ce qui donne en arabe le mot « couvre-feu », d'où la formule suivante : « l'heure du couvre-feu est irremplaçable ».

Il y a eu aussi de nombreuses manifestations artistiques dans les rues et sur les places publiques pendant cette courte lune de miel de liberté. Nous n'avons pas préparé la révolution, mais nous avions formé des gens qui se sont trouvés dans les postes d'organisation ou d'expression.

Une fois, dans une ville de province, nous organisions une fête qui s'est beaucoup répandue dans les villes d'Égypte, intitulée « El Fan Maidan », « l'art est un espace public ». Les jeunes voulaient organiser une manifestation au bord du Nil, sur la plus belle corniche d'Égypte. Or, ils ne savaient pas à qui s'adresser pour demander la permission. Ils sont allés voir un officier quelconque enfermé dans la préfecture voisine, en lui disant vouloir faire une fête dans la rue. L'officier était estomaqué : « vous avez fait une révolution et vous me demandez une permission ! ». C'est une scène que l'on ne peut pas imaginer se produire aujourd'hui, compte tenu de la régression qui a eu lieu depuis la révolution.

AURÉLIEN ZOUKI

[vidéo]

Dans le cadre des soirées artistiques Nehnawel Amar welJiran (« Nous, la lune et les voisins »), le Collectif Kahraba a invité les spectateurs à une visite insolite du quartier, une promenade artistique à travers les jardins, les escaliers, les toits des maisons. Les voisins nous ont fait confiance et nous ont ouvert leur porte. Nous leur avons demandé de nous raconter un peu de leur vie, leurs souvenirs, leur quotidien.

Kamil nous parle de son amour et de sa passion pour le chant...
Agha nous raconte l'histoire et les exils successifs de son père.
Nawal nous raconte la première fois où elle a préparé des Manouché pendant la guerre.
Samira nous confie ses rituels du matin pour garder sa maison et les escaliers propres.

En récoltant ces histoires, c'est toute la mémoire collective d'un quartier en pleine métamorphose qui s'archive et se préserve. Ce travail peut maintenant continuer dans d'autres régions de la ville, à la rencontre de nouveaux visages et d'autres vécus.

Ce que vous avez vu là correspond à un projet de 2012, qui a eu lieu dans le cadre du festival ; je suis surpris car je pensais que vous aviez choisi la vidéo de 2015.
Ce travail a donné lieu à trois mois de préparation, d'interviews, de rencontres avec les gens du voisinage, et a débouché sur différentes scènes de marionnettes, présentées sur les toits des maisons du quartier.

En amont, pour le titre, *Nehnawel Amar welJiran* (« Nous, la lune et les voisins »), nous avons aussi rajouté une lettre du titre d'une chanson très célèbre de Fairuz, *Nous et la lune sommes voisins*. Grâce à cette lettre

supplémentaire, qui fait coordination, cela donne « Nous, la lune et les voisins ».
Le point de départ de cette initiative était les relations humaines que nous, Collectif Kahraba, avions avec nos voisins directs qui ne comprenaient pas bien ce que nous faisions, quel était notre métier. Ils nous voyaient transporter des marionnettes, des décors, divers objets dans les escaliers, mais ils ne savaient pas de quoi il s'agissait.
Nous avons donc décidé de leur offrir un spectacle, une représentation gratuite devant leurs portes, puisque le quartier est en escalier et offre un théâtre de plein air idéal. Ceci a créé un très beau rassemblement de gens du quartier peu habitués à fréquenter les spectacles, mélangé au public habituel que nous rencontrons dans les salles de la ville.
Or ce mélange ne se produit quasiment jamais dans notre ville. Nous nous sommes donc dit qu'il fallait reproduire cette invitation et lancer d'autres rendez-vous de ce type.

De là est né un festival où nous invitons d'autres artistes à nous rejoindre et à offrir leur travail au milieu de ce quartier, qui est une sorte de village en escalier, à taille humaine. Les maisons sont assez proches les unes des autres ; les fenêtres se font face, et on ne peut ignorer que là est la chambre à coucher de Abboud, et là la cuisine de Samira. Nous ne pouvons pas imposer un spectacle ou faire une soirée qui s'éternise tard dans la nuit sans être ensemble dans cette aventure. Dès le départ, l'idée était d'inclure et de travailler avec nos voisins. Cela a d'abord consisté à demander à une voisine de préparer à manger pour le public puis, comme vous l'avez vu, nous avons vraiment travaillé avec eux sur différents projets artistiques, soit pour la proposition que je vous ai montrée, soit sur des projets visuels, photographiques, des installations, ou encore sur des chorales de quartier.

En fait, cette relation humaine change tout et crée une couleur tout à fait différente : le festival devient celui de tout un chacun, et les gens du quartier finissent par être les hôtes, ce sont eux qui invitent et accueillent les artistes et le public dans leur maison, leur jardin, sur le toit de leur maison. Cette invitation nous situe loin de toute consommation de spectacle et de divertissement, et redonne cette dimension sensible et intime dont parlait Aadel, qui nous lie dans le cadre d'une expérience d'humain à humain.
De cette façon, nous sommes en train de bâtir plus (et mieux) qu'un espace social imposé ; cela contribue également à modifier nos comportements. Le fait de proposer du spectacle, un élément artistique, poétique, permet de nous situer dans cette humanité commune, un enjeu important à Beyrouth, qui est un monde fragmenté, fracturé, constitué de nombreuses communautés différentes qui ne se mélangent pas – communautés au sens de communautarisme, en référence avec l'appartenance sociale et économique, l'origine (ex : les Palestiniens côtoient les Syriens, à côté de travailleurs étrangers).
Nous nous sommes rendu compte, en proposant ces moments de rassemblement gratuit, dans un espace accessible à tous, que nous parvenons à réunir toutes ces factions ***en utilisant l'excuse de nos spectacles, de ces moments de beauté et de poésie partagée, pour avoir finalement quelque chose en commun, et vivre un événement qui nourrit l'imaginaire et la créativité***.

Notre principal enjeu est effectivement celui de la créativité, d'un imaginaire qui nourrit (ou non) tout le monde. Nous est-il encore possible de rêver et de nous projeter dans des relations humaines meilleures que le flot continu de la vie sociale actuelle ? Le festival n'a pas été conçu ou intelligemment pensé pour tel ou tel aboutissement. Chaque année, chaque édition nous a dépassés et a apporté des dimensions que nous n'espérions pas.
Dans ce quartier principalement chrétien et presque anti-musulman, nous avons invité des enfants palestiniens à venir danser. Des rencontres tout à fait improbables ont eu lieu, qui ne pourraient jamais se produire ailleurs ; c'étaient des enfants qui dansaient, et ce n'étaient pas ceux des anciens miliciens, du côté opposé.
C'est de cette façon que nous avons aussi accueilli de jeunes réfugiés syriens qui ont proposé des spectacles

qu'ils avaient préparés. C'est ainsi que des femmes éthiopiennes, qui sont considérées chez nous comme esclaves – il y a un esclavagisme presque décomplexé – ont préparé avec nous une petite forme théâtrale. Ceci a permis aussi à un public libanais assoiffé de cette rencontre de bâtir ce moment de partage, dans un autre cadre que celui du racisme ambiant. Au final, ces relations humaines en expansion nourrissent tout le monde, nous y compris.

Le festival est gratuit, condition essentielle pour que l'espace public soit accessible aussi bien aux travailleurs syriens qu'à la haute bourgeoisie, qui vient et apprécie énormément. En arrière-plan, tout un travail est nécessaire pour rassembler des partenaires : structures, organisations, associations, théâtres. J'ajouterai que tout cela n'aurait pas eu lieu sans le soutien de Zico, directeur du Beirut street festival, et d'Abdo Nawar, du théâtre Shams. Nous frappons à toutes ces portes pour bâtir ensemble une pratique culturelle responsable et créative, citoyenne, qui nous permet de donner vie à une sorte de rêve, l'espoir d'une société telle que nous aimerions qu'elle soit.

QUESTIONS / COMMENTAIRES DU PUBLIC

Photo : Xavier Cantat

Daniel ANDRIEU

Je voudrais d'abord vous remercier car c'était très émouvant de vous écouter. Je connaissais certaines expériences, comme celle de Beyrouth. Pour d'autres, comme Alexandrie, j'ai envie de dire qu'il ne faut pas lâcher. Je crois que c'est très compliqué dans tous les pays que vous représentez, y compris en Afrique de l'Ouest. Ayez ce courage : vous avez une telle réflexion et une profondeur éthique que ce que vous apportez dans des pays si complexes est fondamental pour la population.

Le *bonjour* est très important, je le sais ; je l'ai cultivé dans le festival que je dirigeais, ainsi que la gratuité et la rencontre, qu'il faut toujours conserver.

La rue, l'espace public nous apportent de la sérénité. Ce sont des éléments pacificateurs. Trop souvent, de nombreux élus ne le comprennent pas. Une fois le théâtre construit et la subvention de fonctionnement allouée, ils considèrent que ça suffit ; or, ce n'est pas le cas car on écarte alors une grande partie de la population. Au sujet de l'événement des voisins, cette rencontre de tous (toutes les communautés, tous les âges) est véritablement très importante.

J'ai envie de vous enjoindre à serrer les coudes, comme nous l'avons fait il y a trente ans en France, pour

que le théâtre de rue perdure. Ici, c'est encore difficile mais vous qui vivez dans des pays avec la guerre, des réfugiés ou la misère, continuez à lutter et à nous apporter, car nous aussi, ça nous porte.

Maurice LEFEVRE maire de Garges-lès-Gonesse

Je voudrais vous remercier, effectivement, de l'expérience que vous nous apportez.
Vous l'avez dit, Garges-lès-Gonesse est une ville multiculturelle : près de 70 ethnies vivent ici, avec, peut-être beaucoup moins de difficulté que vous n'en rencontrez dans vos pays. Malgré tout, j'ai écouté tout à l'heure le représentant du Maroc qui parlait des mosquées. Il y a effectivement des mosquées (algérienne, marocaine) à Garges-lès-Gonesse, qui ne se fréquentent pratiquement pas, alors que nous savons pertinemment que c'est en principe la religion qui prévaut, et non l'édifice ; vous êtes musulman, et on va aussi bien dans la mosquée turque que pakistanaise, algérienne ou marocaine.
En fait, ça ne se passe pas ainsi. Certains le font, mais c'est plutôt par amitié et par connaissance que dans l'esprit de la religion. Vous voyez que, même dans des pays considérés comme civilisés, nous avons aussi nos difficultés.

Les arts de la rue sont quelque chose de particulier ; c'est un grand partage. Garges fait partie des villes solidaires européennes (pour la deuxième fois), et j'en suis fier pour ma population, car c'est elle qui m'apporte la récompense, simplement parce que des Gargeois parviennent à se rassembler, par exemple dans la fête des voisins, qui existe depuis pratiquement quinze ans à Garges-lès-Gonesse, avec un succès continu. Ce qui veut dire que les gens ont envie de se rencontrer, de se connaître et de partager.
Lorsqu'on m'a parlé des arts de la rue avec une résidence possible à Garges-lès-Gonesse, ma réaction a été immédiatement : ok, on y va, car c'est peut-être votre façon de faire passer les messages qui nous permettra de vivre beaucoup mieux ensemble et de trouver les solutions pour qu'une ville soit gaie, joyeuse et vive en bonne santé. Donc, merci pour votre expérience extérieure, pour tout ce que vous apportez. Peut-être avez-vous l'impression qu'ici, nous sommes dans le luxe, mais en fait nous ne le sommes pas, il y a aussi des difficultés et énormément de barrières à franchir.

Pierre BERTHELOT

Je suis très gêné de réagir après tout ce que j'ai entendu. La première réaction est effectivement qu'il ne faut pas arrêter : vous avez commencé quelque chose, et nous n'avons qu'une envie : vous accompagner, et nous ferons tout ce que nous pourrons avec nos moyens. Comme le disait le maire, nous avons envie de fédérer, avec vous.
J'ai entendu parler de Marseille, qui est la Casablanca de la Méditerranée côté français, la fille au pair de la France. Et alors ? Nous avons les mêmes mobylettes. Ce qui est passionnant, c'est que vous nous apprenez énormément, vous êtes des pays qui bougent, des pays pas simples. Ce que vous faites à Beyrouth est effectivement un travail de proximité. Avec Zico, nous avons fait des choses incroyables, qui sont plutôt des Scud culturels, ce dont nous nous excusons, mais ce qui est bien, c'est que ça pète dans le bon sens.
Nous vous accueillons aussi volontiers sur des formations de la Cité des arts de la rue. Cela dit, j'ai beaucoup de pudeur, car je n'ai pas envie de faire de colonialisme culturel, pas plus que du tourisme culturel. Ce dont j'ai envie, c'est d'inventer avec vous, et faire en sorte que nous nous en donnions les moyens. En tout cas, Amina, je t'interdis d'arrêter !

Annie ROY, cofondatrice de la compagnie *ATSA, Quand l'art passe à l'action*

Nous venons juste d'arriver ce matin de Montréal, et nous avons une toute autre perspective. C'est un bonheur de vous entendre, d'entendre ce discours de l'accessibilité, de la gratuité, de l'échange, d'aller vers l'autre, de briser la peur de l'autre dans l'espace public.
Depuis presque vingt ans, nous organisons un événement avec les sans-abri à Montréal, pour essayer de créer le contact et de briser l'indifférence. Je vous entendais parler aussi de briser la violence. Pour nous, en

occident, dans les pays riches qui ont tout, il s'agit aussi de briser cette indifférence envers l'autre à côté duquel on passe comme s'il n'existait pas. Nous essayons de faire des événements pour entrer en contact. Entendre vos paroles est très inspirant.
Dans notre réalité, que je vous transmets, ce qui nous fait peur, c'est l'étouffement, la censure d'un travail dans l'espace public qui devient extrêmement touristique et commercial, et qui finalement ôte la parole aux petits et à ceux qui ne l'ont pas. A Montréal, nous observons que ça devient de plus en plus impersonnel. Les artistes qui ont envie de travailler en proximité et en débat profond en donnant la parole aux gens y parviennent de moins en moins. En effet, on veut faire de grands événements flamboyants, qui rayonnent à l'international. Nous avons de moins en moins de place dans notre propre communauté pour agir.
J'avais le goût de vous dire cela, et de vous inviter à continuer à nous donner, par votre parole, l'élan et la fougue de continuer, nous aussi.

Bertrand DICALE

Photo : Xavier Cantat

Je ne vais pas être long et je ne répèterai pas les remerciements exprimés à plusieurs reprises par la salle et par KPG.

Effectivement, je suis journaliste et compagnon de route d'Oposito depuis de nombreuses années. Moi aussi, je viens du Sud : je suis à la fois Parisien et Antillais. Vous entendre parler de l'espace public dans votre Sud à vous me renvoie aux Antilles, où j'ai vécu longtemps. Pour dire à quel point ce monde est divers, aux Antilles, les gens ne comprenaient pas pourquoi on est obligé de faire de la musique à l'intérieur : la musique doit être jouée dans la rue, pas autrement. Une blague célèbre là-bas dit : pourquoi te disputes-tu avec ta femme quand les portes sont fermées ? Il faut que les portes soient ouvertes et que les voisins en profitent car autrement, il n'y a pas de raison de se disputer.

Entendre parler de ce Sud-là et de cet espace public est très stimulant. J'ai beaucoup aimé le premier mot d'Amina, quand elle a parlé d'*interagir*, qui est effectivement le mot central de toute cette histoire. C'est aussi de bon augure pour le festival qui commence tout à l'heure, ainsi que pour l'arrivée de la compagnie Oposito à Garges-lès-Gonesse. Tout cela nous apporte un bel enseignement. Nous qui suivons de plus ou moins près les arts de la rue nous posons tous les mêmes questions en vous entendant : que font-ils que nous ne faisons pas ? Que faisons-nous qu'ils ne font pas ? Il n'y a pas tant de différences, même si nous ne vivons pas des moments historiques semblables, même si nos sociétés ne sont pas semblables et que nos développements administratifs et culturels ne sont pas semblables.
Quand vous dites que vous n'avez pas demandé d'autorisation, cela fait pour nous, automatiquement, déclic : nous savons que cela signifie immédiatement l'arbitraire policier, et c'est là peut-être aussi une de nos chances d'avoir une administration tatillonne ou des fonctionnaires avec lesquels nous devons batailler, quand la parade peut faire deux kilomètres mais pas plus, ou que la circulation ne peut être interrompue qu'à compter de telle heure... Il est instructif pour nous d'observer qu'au fond, la contrainte administrative est une liberté.

Vous nous rappelez surtout la valeur de cet espace public, qui est à la fois un lieu de forum et de subversion, que l'on sacralise et désacralise par l'art. Il est vrai que les arts de la rue sacralisent et, en même temps, désacralisent l'espace public qui est à la fois un lieu de sérénité et de transformation, de consensus et de révolution (des termes *a priori* antinomiques). Les arts de la rue sont cette boîte à outils.

Quand Aadel parle d'espièglerie, cela me renvoie à un texte écrit par un poète français, Joseph Delteil, à propos de Jeanne d'Arc. Aujourd'hui, dans le contexte français, il est vrai que la figure de Jeanne d'Arc n'est pas considérée comme un modèle d'espièglerie, de gaieté et de hardiesse révolutionnaire... C'est paradoxal, mais c'est aussi cela : en vous entendant expliquer vos difficultés pour des choses qui, en France, sont extrêmement simples pour les compagnies et les commerçants, pour un office du tourisme ou un *fast food* qui veut mettre en place une animation. Pour vous, c'est un combat et cela nous en rappelle la valeur et le fait que ce n'est pas nécessairement révolutionnaire.
Ce n'est pas nécessairement un combat historique ; ce n'est pas nécessairement la prise de la Bastille, mais parfois seulement une espièglerie, cette extraordinaire liberté de la désinvolture, de la légèreté, de l'art, du sourire. En vous écoutant, nous avons presque envie de retrouver cette valeur-là, face à des éléments qui nous sont devenus extrêmement évidents. Merci de nous avoir apporté cet enseignement.

Merci, aussi, de nous apporter une jolie métaphore. Vous êtes différents de nous, et différents les uns des autres et vous nous rappelez les propos d'Édouard Glissant quand il parlait du *tout monde*, sans frontière pour les hommes, pour les esprits, pour les cultures ; un monde dans lequel nous pouvons tous avoir le même frisson, même si ce n'est pas au même instant. Tout à l'heure, quand Hassan parlait de poser la création contemporaine sur le socle de l'imaginaire local, c'était de cela qu'il était question : ***le partage de l'expérience poétique qui nous ramène à une humanité commune***. ***Merci de nous rappeler ainsi que les arts sont une nécessité*** et pas seulement un boulot ou une rubrique de journal ; ou pas uniquement un choix de vie fait il y a des années, qui nous permet de gagner notre vie et d'élever nos enfants.

Justement pour cette raison, Amina, il ne faut pas arrêter : parce que c'est doux et léger, tendre et simple, parce que c'est la vie. Ça va nous laisser le temps de parler entre nous, et de marcher lentement jusqu'au terrain des Mûriers, en face, pour les 25es rencontres d'Ici et d'Ailleurs.